

Extrait de

Sulpicii Alexandri ex agente in rebus *De uita sua*

Traduction française libre de François Paschoud

Né à Antioche en 331, Sulpicius Alexander a passé les seize premières années de sa vie dans cette ville. Il a ensuite séjourné pendant quatre ans à Rome pour y étudier la rhétorique. Attiré par la vie active, il parvient à se faire admettre à Milan dans le corps des agentes in rebus au début de 355. Les premiers mois dans sa nouvelle fonction sont assez monotones...

Pendant que je me livrais aux tâches les plus humbles, les plus routinières et les moins périlleuses, l'Empire était entré en crise. À tort ou à raison, Constance Auguste s'était senti trahi par le César Gallus. Il l'avait fait venir en Occident et mettre à mort à la fin de l'année précédente. Sous le consulat d'Arbition et de Lollianus, Constance Auguste resta la plupart du temps à Mediolanum, sauf pendant les mois du printemps où il partit vers le nord guerroyer contre les Alamans. La cour de l'Auguste, installée à Mediolanum, retentissait de mille bruits: l'empereur allait-il élever à la pourpre un nouveau César? L'usurpation de Silvain, qui s'était terminée sans trop de troubles, révélait après bien d'autres combien la conjoncture était incertaine. Le dernier cousin survivant de Constance, Julien, s'était trouvé au printemps à Mediolanum, puis à Comum (Côme). En été, il avait obtenu l'autorisation de se rendre à Athènes, mais il ne put y rester que quelques semaines: en octobre, il fut rappelé à Mediolanum. Dans les premiers jours de novembre, une nouvelle sensationnelle se répandit partout: Julien était élevé à la dignité de César, Constance lui confiait la Gaule et lui faisait épouser sa sœur Hélène.

Il régna bien sûr dès lors à la cour et dans les services de l'administration une effervescence et une agitation extraordinaires. Vers la mi-novembre, tous les agents du service avaient été envoyés aux quatre extrémités de l'Empire, il ne restait à Mediolanum, à part moi, qu'un seul collègue, homme d'âge et d'expérience, à qui l'on avait confié la supervision de l'ensemble du déplacement de Julien et de sa petite cour de Mediolanum en direction de Vienne, en Gaule, où il était prévu que le nouveau César passerait l'hiver. L'organisation de ce voyage n'était pas une petite affaire, et je pus me rendre utile comme auxiliaire de mon collègue. L'arrivée à Mediolanum et l'élévation à la pourpre du jeune Julien fut le premier acte du drame qui vint bouleverser mon existence. Le second acte intervint le matin du quatrième jour avant les calendes de décembre (28 novembre). Bien que le programme de la journée fût chargé, mon collègue ne parut pas. Le maître des offices, de plus en plus impatient, me donna l'ordre de l'aller réveiller dans sa chambre. Je trouvai son corps déjà presque froid dans son lit: un brusque accident de santé avait mis un terme à son existence au milieu de la nuit. Je n'ai pas de mots pour décrire la panique qui saisit alors le maître des offices. Le plus proche des autres agents était assez éloigné de Mediolanum, il était impossible de le faire revenir dans un délai désormais très court, car le départ de Julien avait été fixé à trois jours de là. Mon supérieur n'eut pas d'autre solution que de me confier toute l'organisation du voyage impérial, qui

heureusement ne m'était pas inconnue puisque j'y avais collaboré avec mon défunt collègue depuis quinze jours.

La tâche était cependant extrêmement lourde pour un néophyte, et je dois dire que je n'ai jamais connu au cours de mon existence de journées plus bouleversées par la multiplicité des tâches, le poids des responsabilités, et la nouveauté des expériences. La plus étrange eut lieu la veille du départ. Tous les fonctionnaires chargés d'accompagner en Gaule le jeune César eurent le privilège d'être admis à la cérémonie de l'adoration de la pourpre organisée exprès à leur intention. Comme peu de mortels ont jamais eu l'occasion d'être les témoins de ce spectacle, et que ce fut la seule fois que j'y assistai, je ne crois pas superflu de le décrire. Au nombre d'une trentaine environ, nous fûmes admis dans une grande salle du palais aux murs nus, dépourvue de tout mobilier, et dont l'une des parois était recouverte d'une grande tenture, devant laquelle un petit groupe de buccinateurs avait déjà pris place. Des chambellans et des silentiaires nous rangèrent en ordre hiérarchique sous les ordres du grand eunuque, le préposé à la sacrée chambre. J'y occupais tout naturellement la dernière place. Une longue attente commença, d'autant plus pénible que nous devions rester debout, sans bouger et sans dire un mot, le moindre geste ou le moindre toussotement étant l'objet de regards courroucés des metteurs en scène du spectacle. Après une première sonnerie des buccinateurs, les membres du sacré consistoire et les autres hauts fonctionnaires de la cour firent leur entrée, apparaissant en ordre hiérarchique avant de se ranger en deux groupes de part et d'autre de l'endroit où l'empereur allait de toute évidence prendre place. À leur tête marchait le préfet du prétoire d'Italie et d'Afrique, Flavius Taurus, un parvenu issu du rang des notaires qui n'était en fonctions que depuis quelques mois et allait occuper sa place durant plusieurs années avant de passer en jugement quand Julien fut devenu Auguste. Derrière lui s'inséra dans le cortège le grand eunuque, déjà présent dans la salle, puis venaient le maître des offices, le questeur du palais sacré, le comte des largesses sacrées et le comte des domaines privés, le maître de la cavalerie présental Arbition, qui était consul cette année-là et venait d'accompagner l'empereur dans sa campagne contre les Alamans, le maître de l'infanterie présental Barbation, le comte des domestiques à cheval, le comte des domestiques à pied, le primicier de la sacrée chambre, le primicier des notaires avec son secondicier et les trois maîtres des archives, de la correspondance et des libelles. Ceux qui connaissent le protocole actuel s'étonneront que les maîtres de milice n'aient pris rang qu'après les principaux ministres civils. Il faut savoir que, à cette époque, ils n'étaient pas encore illustrissimes, mais seulement clarissimes. Ce n'est que sous Valentinien l'Ancien que leur dignité fut augmentée et qu'ils prirent hiérarchiquement place immédiatement après les préfets du prétoire et les préfets de Rome et de Constantinople. Quant aux dignitaires nommés pour accompagner Julien en Gaule, ils étaient en tête du groupe admis à l'adoration.

Après une seconde longue attente, les buccins retentirent derechef, la tenture s'ouvrit entièrement, tirée en deux moitiés vers la droite et la gauche, et l'empereur Flavius Julius Constance, très Grand Vainqueur, et toujours Triomphateur Auguste fit son entrée, assis sur une petite estrade portée sur les épaules de dix vigoureux gaillards, entouré de sous-officiers des

domestiques à pied en grand uniforme, de chambellans et de silencieux, et suivi de porteurs qui dressaient derrière lui un décor de plumes d'autruche teintées en diverses couleurs vives. Constance avait revêtu sa robe pourpre d'apparat et portait autour de la tête le diadème impérial. Sa physionomie était d'une vigoureuse laideur. Il avait les yeux globuleux, le visage allongé et les bajoues pendantes. Pour un homme de moins de quarante ans, il paraissait déjà relativement âgé. Quand ils furent arrivés au milieu des deux groupes formés par les dignitaires de la cour, les porteurs déposèrent l'estrade sur le sol, puis le primicier des notaires tendit à Constance un papyrus qu'il se mit à lire d'une voix monocorde et nasillarde. Ceux qui avaient assisté hors les murs à la cérémonie de l'élévation de Julien à la dignité de César devant l'armée dirent que, en la circonstance que je décris maintenant, il répéta à peu près la même chose. Je me souviens surtout qu'il insista beaucoup sur le fait que le César et ses fonctionnaires agiraient exclusivement sous ses propres auspices. Quand il eut terminé son homélie, la cérémonie de l'adoration proprement dite débuta. Dans l'ordre où nous avons été disposés, chacun s'avançait vers le prince à pas mesurés, le regard baissé; arrivé devant lui, à un endroit très précisément marqué sur le décor du pavement en mosaïque, il se prosternait et posait les lèvres sur le bas de la robe pourpre impériale; ensuite, le regard toujours baissé, il se mettait à genoux, baisait l'anneau impérial qui lui était tendu, puis, une fois relevé, retournait à sa place à reculons. On nous avait bien précisé que tourner le dos à Constance où lever notre regard sur lui équivalait à un crime de lèse-majesté. Quand je me fus, le dernier de tous, prêt à cet exercice, les porteurs remirent l'estrade sur les épaules et ressortirent de la pièce, suivis de la théorie des dignitaires, tandis que retentissait ultime sonnerie des buccinateurs. Quant à nous, pour nous aider à nous remettre de l'ineffable émotion d'avoir adoré la pourpre, on nous offrit une collation dont la frugalité laissait bien augurer de la parcimonie impériale.

Le lendemain, jour du départ, je fus sur pied de guerre longtemps avant l'aube. La colonne qui accompagnait le jeune César vers sa nouvelle résidence comprenait une section constituée d'une escorte militaire qui heureusement échappait dans son ensemble à ma responsabilité, et une autre entièrement confiée à mes soins pour ce qui concernait le transport. En faisaient partie Julien lui-même, son épouse et les suivantes de celle-ci, un tout petit groupe de familiers, et l'équipe restreinte des fonctionnaires de divers niveaux qui allaient constituer le noyau de ses bureaux. La très grande majorité de ces personnes voyageaient en voiture, ceux qui étaient à cheval se comptaient sur les doigts d'une main, moi compris. J'avais très soigneusement contrôlé et recontrôlé l'état des bêtes de trait, des voitures, des harnachements, et donné des ordres comminatoires pour que les cochers fussent bien reposés et de sang froid. J'avais déniché pour moi-même une jeune jument pommelée dont j'avais éprouvé l'entrain et la résistance. Je prévoyais en effet – ce qui se révéla exact – que j'aurais à parcourir sans cesse la colonne dans un sens et dans l'autre pour parer aux incidents imprévus, et que donc ces va-et-vient auraient pour résultat que la longueur de chaque étape serait pratiquement doublée pour moi: il me fallait donc une excellente monture. Quelque divinité amie des chevaux et des cavaliers – était-ce Épona en personne? – dut guider mon choix, dont je n'eus

qu'à me féliciter: Lusoria – telle était le nom de cette jument – me rendit en effet d'excellents services durant toutes les années qui suivirent.

Le premier soir, nous nous arrê tâmes à Ticinum (Pavie), le second jour, nous fîmes une halte vers midi à Duriae, sur la route en direction de Laumellum et d'Augusta Taurinorum (Turin). Constance Auguste, avec une petite escorte, accompagna jusque là le jeune César puis, après d'ultimes exhortations, l'envoya vers son destin. J'eus dès lors encore plus de responsabilités, mais je fus en revanche moins surveillé et bénéficiai de plus d'indépendance. Deux jours plus tard, nous arrivâmes à Augusta Taurinorum, dont nous repartîmes immédiatement le lendemain en direction de Segusio et du col des Alpes Cottiennes, limite entre l'Italie et la Gaule, qui domine de haut la localité toute proche de Brigantio (Briançon). C'est durant la halte de mi-journée de la première étape après la nuit passée à Augusta Taurinorum que commença pour moi, sans que je m'en rendisse compte au moment même, le troisième acte du drame auquel j'allais être mêlé. Après avoir vérifié que tout était en ordre et que les bêtes avaient été correctement affouragées et abreuvées, je m'étais assis par terre, adossé à un arbre, et je mangeais tranquillement mon casse-croûte. Je vis alors s'approcher de moi un homme de haute taille que j'avais entr'aperçu dans le petit groupe des familiers de Julien. Il devait avoir environ quarante ans; son visage émacié et ses yeux vifs et expressifs trahissaient un intellectuel plus porté à l'étude qu'aux plaisirs vulgaires. Il s'adressa à moi en un mauvais latin, prononcé avec un fort accent grec. Quand je lui répondis dans cette langue et lui eus appris que j'avais passé mon enfance et mon adolescence à Antioche, son expression austère et tendue s'adoucit, il me fit quelques compliments formels sur la bonne organisation du transport – il savait donc quelle était ma fonction – et déclina son identité: c'était Oribase, le médecin de Julien. Nous bavardâmes de choses et d'autres, sans que je m'aperçoive pour lors que c'était surtout lui qui me faisait parler, m'interrogeait et cherchait à me connaître. Dans les jours qui suivirent, comme par hasard, nos chemins se croisèrent à plusieurs reprises, et notre conversation à bâtons rompus se poursuivit. Je ne saurais cacher que j'y prenais un grand plaisir. Oribase était un homme de haute culture qui avait une grande expérience de la vie et des hommes, ses propos, colorés parfois d'une ironie bienveillante et agrémentés de plaisanteries de bon goût, me charmaient infiniment, ils m'instruisaient tout en me divertissant. Il me semblait par ailleurs que ma compagnie ne lui était pas désagréable, et qu'il appréciait le contact avec un jeune homme qui avait beaucoup lu, et qui par conséquent était capable de lui donner valablement la réplique.

Finalement, dans les parages de Cularo (Grenoble), alors que nous faisons une halte méridienne dans une prairie près de l'Isara (L'Isère), il m'invita à ma très grande surprise à venir manger mon repas dans le cercle restreint qui entourait Julien: il n'y avait dans l'ensemble de l'expédition qu'un tout petit nombre de personnes cultivées sachant le grec, m'expliqua-t-il, le jeune César, à qui il avait parlé de moi, souhaitait faire ma connaissance. J'étais en même temps fier, et plongé dans le plus grand embarras. Le seul porteur de la pourpre impériale que j'avais jusque là approché était l'Auguste Constance, lors de la cérémonie de l'adoration: cela n'avait pas été un contact très chaleureux! Faudrait-il se présenter devant Julien avec les mêmes simagrées?

J'interrogeai bien sûr à la hâte Oribase. Il me rassura: Julien avait à peu près mon âge, jusqu'à peu de semaines auparavant, il avait été, comme moi-même naguère pendant plusieurs années, un simple étudiant. Il ne considérait pas que le cérémonial qui entourait l'Auguste dût aussi être respecté face au César, il appréciait le naturel des mœurs des empereurs du temps jadis, notamment celles d'Auguste, et ne demandait pas plus qu'une simple déférence de bon ton.

Je fus donc présenté. Je dis en peu de mots mon bonheur, et aussi mon trouble de me voir si soudain admis en un si noble entourage, et m'assis à la place qu'on m'offrait dans le petit cercle entourant Julien. Inutile de dire que je n'ouvris pas la bouche, je me contentais de regarder et d'écouter. Comme tous les Constantinides, Julien n'était pas très beau. Sa tête et son corps étaient disproportionnés par rapport à ses courtes jambes, la barbe qu'il avait laissée repousser depuis le départ de Milan accusait encore ce déséquilibre. Nombreux sont ceux qui connaissent le portrait de Julien brossé plus tard dans l'une de ses invectives contre le défunt prince par le chrétien Grégoire, le futur évêque de Nazianze qui avait étudié à Athènes avec le futur empereur. Ce portrait est très malveillant, mais il n'est pas totalement faux, les éléments qu'il relève peuvent être interprétés en sens opposé. Il émanait de Julien une cordialité, une chaleur, un intérêt bienveillant pour ses interlocuteurs qui faisaient instantanément oublier ses incontestables bizarreries, ses enthousiasmes excessifs, son impétuosité qui le poussaient à juger les gens sans nuance, objets ou bien de sa confiance totale et de son amitié indéfectible, ou bien de son irréconciliable animadversion. Telle fut l'impression que j'eus de lui dès ce premier contact, et que de nombreuses rencontres par la suite ne firent que confirmer. Bien des choix faits ultérieurement par Julien, quand il fut devenu Auguste, m'ont paru malheureux, voire pernicieux, je me suis malgré tout engagé, comme humble assistant resté dans l'ombre, dans une entreprise qui visait à pérenniser son action, et mes réserves, même devenues assez sérieuses, n'ont jamais submergé en moi cet élan d'affection et de dévouement que Julien suscitait sans peine chez la majorité de ceux qui avaient le privilège de l'approcher.

Mais il faut en revenir à cette première rencontre au bord de l'Isara, un jour de la mi-décembre étonnamment doux et ensoleillé qui invitait à la paresse, d'autant plus que l'étape restante était assez brève. Par un enchaînement dont j'ai oublié le détail, la conversation en vint à l'astrologie et aux horoscopes. Julien, dont l'attachement aux anciens dieux était alors encore ignoré de tous, sauf d'Oribase, manifesta ouvertement le scepticisme qui convenait au dévot chrétien dont il portait le masque, sans pour autant dissimuler une certaine curiosité pour la matière. Oribase déclara qu'il était peut-être excessif de vouloir définir l'avenir d'un individu d'après la date de sa naissance, mais que les signes du zodiaque pouvaient néanmoins avoir une certaine influence sur son caractère. Pour illustrer ses propos, il mentionna quelques personnes de sa connaissance dont les spécificités morales correspondaient étonnamment avec les descriptions proposées par les astrologues pour les natifs de chacun des signes. Tous y mirent leur grain de sel, essentiellement sur le ton de la plaisanterie bien sûr. Finalement, comme il advient souvent dans ce genre de conversations, chacun fut invité à révéler le jour de sa naissance et le signe auquel il appartenait, ce qui à chaque coup suscitait des remarques narquoises sur des traits de caractère comiques ou critiquables de l'intéressé.

Vint en dernier mon tour: à peine eus-je prononcé les mots "la veille des nones de juin" qu'un silence total se fit, les regards de tous les présents, mais surtout de Julien et d'Oribase, se braquèrent sur moi, comme si j'avais proféré une énormité. "Sous quels consuls?" demanda Oribase d'une voix altérée. Ma réponse "Bassus et Ablabius" provoqua une réaction qui me bouleversa plus que si la foudre était tombée devant moi: Julien se dressa d'un bond, me fit me lever, me serra dans ses bras, et dit: "La divine providence a mis sur ma route un jeune Grec qui est né le même jour que moi!" Je n'appris que plus tard que la providence qu'il invoqua alors n'était pas celle du dieu des chrétiens, mais celle des divinités du panthéon grec, et que, poussé par la conviction d'une mission exceptionnelle qui lui aurait été confiée, et avide de signes surnaturels, il avait instantanément considéré la rencontre avec un jeune homme né le même jour que lui comme un message divin. Du coup, il m'accorda sa confiance et me considéra comme son ami. Oribase intervint pour arrêter cette effusion de plus en plus excessive et, pour détourner l'attention de cet épisode étrange qui en avait mis plusieurs, moi en premier, mal à l'aise, il suggéra que nous nous remissions en route.

Très vite après cette halte en campagne, nous arrivâmes à Vienne, où il avait été décidé que Julien passerait l'hiver. Après quelques jours fort occupés par les tâches qu'impliquait pour moi une installation destinée à durer plusieurs mois, je bénéficiai d'une période beaucoup plus calme. Je n'eus plus, dès lors, que de très rares rencontres avec Julien, brèves, et toujours au sein d'une grande foule. Il me faisait de loin un discret signe d'amitié, mais évitait, à mon grand soulagement, tout contact étroit. Avec Oribase en revanche, j'avais des conversations fréquentes et prolongées, mais exclusivement sur des sujets généraux et non compromettants, où la littérature et l'histoire occupaient une grande place. Jamais, pendant assez longtemps, il ne reparla de l'étrange scène qui s'était déroulée au bord de l'Isara, et je n'étais pour ma part que trop heureux de la laisser sombrer dans l'oubli.

Ainsi s'écoulèrent la fin du mois de décembre, puis janvier et février de l'année suivante. Vers le début de mars, alors que se manifestaient les premiers signes du printemps, les entretiens avec Oribase changèrent brusquement de ton. Julien, me dit-il, déployait un grand zèle pour devenir digne de sa nouvelle fonction, il s'appliquait à se métamorphoser en bon soldat et en bon général, et se passionnait pour l'histoire des Gaules. Les *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules étaient devenus son livre de chevet, il cherchait par tous les moyens à s'en faire expliquer les moindres détails et souhaitait, si c'était possible, les vérifier sur le terrain. Ainsi était né en particulier chez lui le désir irrépressible de visiter le site de Gergovie. Ce qui m'étonnait chez Oribase, c'était le subit intérêt dont il témoignait lui-même pour ce projet, le souhait qu'il manifestait de participer si possible à cette petite expédition: normalement, les intellectuels comme lui n'éprouvent que mépris et dégoût pour tout ce qui concerne la chose militaire.

Plusieurs facteurs faisaient obstacle à la réalisation du dessein de Julien. Il faut tout d'abord savoir que le jeune César n'exerçait qu'un pouvoir nominal, il était comme une marionnette représentant la majesté impériale, toutes les compétences étaient détenues par les hauts fonctionnaires que Constance Auguste avait envoyés avec lui en Gaule, avec mission de le

surveiller et, le cas échéant, de le tenir en lisières. Sollicités de donner leur autorisation, ces personnages hésitèrent longtemps, moins à cause des risques liés à cette entreprise que pour faire sentir le poids de leur autorité: ce voyage répondait à une innocente fantaisie, et ne risquait en rien de compromettre la primauté de leur véritable maître. Finalement, ils donnèrent leur consentement, mais en l'assortissant de conditions précises: le voyage aurait une durée limitée fixée à l'avance, Julien se déplacerait sans se faire connaître, accompagné d'une toute petite escorte, il était exclu d'emmener des voitures, tout le monde serait à cheval. Cette dernière condition contraria vivement Oribase, et je constatai alors combien puissante était la raison qui le poussait à accompagner Julien. Je me perdais en conjectures sur les motifs qui inspiraient cette détermination. Meilleur spécialiste des transports et déplacements en résidence à Vienne, et sans doute à la demande expresse du César, je fus chargé d'organiser cette petite expédition. Dès qu'il en fut informé, Oribase vint me parler: il appartenait à la race de ceux pour qui les équidés sont dangereux par devant et par derrière, et inconfortables au milieu, il ne savait presque pas monter à cheval, il fallait que je lui trouve un animal adapté à ses moyens, et que je l'aide à se remettre en selle. Je découvris dans les écuries du relais de poste puis mis à l'épreuve un étalon lusitanien de petite taille, très calme, dressé pour marcher à l'amble, et dont les allures étaient extrêmement douces. Plusieurs jours de suite, je prodiguai des conseils à Oribase en lui faisant faire divers exercices dans une carrière. Je ne parvins pas à le faire se tenir à cheval mieux qu'un sac de farine, mais je réussis au moins à le rassurer et à l'entraîner un peu pour une longue chevauchée.

Le départ fut fixé à la veille de l'équinoxe de printemps. J'avais fait transporter par un bac les chevaux sur la rive droite du Rhodanus (Rhône) la veille au soir. Le réveil avait été fixé très tôt pour les participants de cette équipée: Julien, Oribase, moi-même, et une escorte de dix hommes et de deux sous-officiers. Oribase m'avait recommandé de m'assurer qu'aucun d'eux ne comprenait le moindre mot de grec, ce qui avait encore accru mon étonnement et ma perplexité sur la véritable raison du voyage. Nous montâmes à cheval au moment où l'Aurore aux doigts de rose, fille du Matin, sortait de son berceau de brume. La brouée épaisse qui pesait sur toute la région au moment de notre réveil se dissipait rapidement, le ciel devenait parfaitement limpide, il blanchissait rapidement au levant, où Lucifer brillait de tous ses feux. La gelée blanche ourlait d'un décor argenté les plus petites branches et le moindre brin d'herbe. Un homme connaissant bien la région se trouvait en tête de colonne, puis venait Oribase, je me tenais immédiatement derrière lui pour pouvoir parer sans retard à tout éventuel incident. Derrière moi venait Julien, qui depuis trois mois s'était exercé tous les jours à monter à cheval, et après lui le reste de l'escorte. Les chevaux s'étant échauffés, au moment même où le disque du soleil paraissait à l'horizon, j'ordonnai de prendre le galop. Le silence était total, on entendait seulement le bruit léger des sabots dans l'herbe du bas-côté de la route et la respiration des chevaux, qui provoquait de petits nuages de vapeur autour de leurs naseaux. Je me souviens de l'atmosphère de ce moment comme si c'était hier: une étrange exaltation m'avait envahi, je pressentais que c'était le début d'une extraordinaire aventure dont j'ignorais encore tout, mais qui allait marquer mon existence.

Il avait été décidé que nous nous installerions à Augustonemetum, la cité des Arvernes (Clermont-Ferrand). De Vienne à cette ville, la distance est d'environ cent milles. Des étapes intermédiaires avaient été fixées à Forum Segusiavorum, sur la rive droite du Liger (la Loire) puis à Volautrum. Nous arrivâmes comme prévu le troisième soir à Augustonemetum. J'avais choisi des chevaux bien entraînés, ils étaient donc en pleine forme malgré ces trois longues étapes. C'était aussi le cas pour les hommes de l'escorte, et Julien lui-même, jeune et plein d'enthousiasme, avait assez bien supporté l'épreuve. On ne pouvait pas en dire autant du malheureux Oribase, qui était plutôt mal en point: il ne pouvait apparemment ni marcher, ni s'asseoir. Malgré le respect et l'admiration que j'avais pour cet homme éminent, je n'étais pas insensible au comique de la situation: le philosophe-médecin avait mal aux fesses, et ses beaux principes de vie en semblaient ébranlés.

Comment le manuscrit contenant les mémoires de Sulpicius Alexander a-t-il été découvert, puis détruit? Comment s'est déroulée l'enfance et l'adolescence du futur agens in rebus? Quelle est la suite de ses aventures? Quelle mystérieuse raison pousse Julien et Oribase à se rendre à Augustonemetum? Une traduction française complète de son autobiographie est désormais disponible en librairie.

Ci-dessous, un *agens in rebus* de 2008?

